

## Patricia Zarowsky

### Les conséquences du dit \*

#### Argument

*Lacan, dans son séminaire Encore, après avoir énoncé la phrase qui introduit « L'étourdit » : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend », ajoute : « C'est pourtant aux conséquences du dit que se juge le dire. » Mon propos sera d'interroger cette articulation entre le dit et le dire.*

Martine Menès, en inaugurant cette série de soirées du séminaire École sur « La parole et son dire », conjointement à Laurence Mazza-Poutet, se réjouissait de pouvoir poser des questions qui seraient clarifiées au cours de l'année. Beaucoup de réponses ont été apportées et j'espère que vous excuseriez les redites qu'il ne manquera pas d'y avoir en cette dernière séance de l'année.

#### Introduction

Lacan a déduit des dits de Freud sur la sexualité et l'inconscient, son dire : « Il n'y a pas de rapport sexuel. » Il dit ajouter à celui de Freud son dire à lui qui est que « l'inconscient est structuré comme un langage <sup>1</sup> », tout en affirmant que son dire ne remplace pas celui de Freud. Nous nous posons la question lors d'une soirée de savoir quel serait, selon nous, le dire de Lacan. Lui dit que son dire est celui-là. Nous pourrions y objecter dans la mesure où le dire ne répond à aucune formule propositionnelle. Néanmoins la question sur l'inconscient et le langage parcourt toute son œuvre.

Si le dire de Freud, selon lequel du fait d'être parlants, il n'y a pas de complémentarité entre les jouissances, est acquis pour nous, le dire que Lacan dit être le sien est plus difficile à cerner du fait des nombreux apports et modifications qu'il a apportés à cette formule « l'inconscient structuré comme un langage ». Ses nombreux dits n'ont néanmoins pas modifié son dire puisqu'il l'a maintenu jusqu'à la fin.

Si nous recensions tous ses dits sur l'inconscient, nous arriverions au même dire, avec des dits différents selon ses avancées : refoulement, béance, manque-à-être, savoir sans sujet, savoir non su, trou dans le savoir, etc.

Dès le début de son enseignement Lacan cherche à savoir comment l'expérience analytique, qui n'a que la parole comme médium, peut avoir un effet sur le réel de l'inconscient, qui est ce dont souffre le sujet qui demande une analyse. Lacan, dans les années 1971-1972, entre les séminaires *...Ou pire* et *Encore* et avec le texte « L'étourdit », va chercher à démontrer comment, alors que le sujet est seul avec sa jouissance qui ne peut faire rapport, il peut néanmoins faire lien avec d'autres partenaires et ce grâce aux discours. Il y a l'Un tout seul de la jouissance phallique mais le désir, l'objet *a* manquant, permet le lien social et le lien entre les sujets.

La difficulté que nous rencontrons est qu'alors que Lacan maintient son dire qui est que l'inconscient est structuré comme un langage, il modifie la nature du langage, qui se trouve remanié à différents moments de son enseignement.

Lacan a produit un saut vertigineux entre sa thèse d'un inconscient où la dimension symbolique prévalait, avec la théorisation d'un inconscient chaîne signifiante, et sa thèse où l'inconscient est fait d'éléments de la *lalangue* que le sujet peut un tant soit peu identifier par ses effets et les affects qu'ils produisent chez lui. Cette *lalangue* que Lacan disait, dans *Le Savoir du psychanalyste*, n'avoir « rien à faire avec le dictionnaire <sup>2</sup> ».

Au moment même où il redéfinit l'inconscient comme réel, il commence déjà à produire les prémisses, à partir de « L'étourdit », de ce qu'il appellera en 1978, dans une de ses dernières conférences, un inconscient qui est « d'un ordre mathématique <sup>3</sup> ». Il affirme dans ce texte qu'« il est tout à fait impossible que le langage régisse le réel ». C'est, dit-il, l'inconscient qui impose sa loi au réel, là où on aurait pensé le contraire. N'avions-nous pas l'idée que c'est le réel, qui est, au départ, celui de la rencontre manquée, du manque-à-être, du non-rapport sexuel, qui fait que l'on parle ? Ne disait-il pas dans « L'étourdit » que c'est le « langage qui est la condition de l'inconscient <sup>4</sup> » ?

Il est à noter qu'il termine cette conférence en déclarant que « dans l'inconscient on est désorienté ». Veut-il dire qu'aucune logique ne régit le réel de l'inconscient ? Je laisse cela de côté.

Ici nous sommes le 19 décembre 1972, il vient d'écrire « L'étourdit » en juillet, puis dicte son séminaire *Encore*. Dans cette leçon, Lacan reprend la phrase qui introduit « L'étourdit » : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend », en affirmant, et ça peut surprendre, qu'il ne lui a jamais donné de développements. Puis il ajoute la phrase qui m'a interpellée à sa lecture : « C'est pourtant aux conséquences du dit que se juge le dire <sup>5</sup>. »

Pour mieux saisir la portée de cette phrase, j'ai écouté l'enregistrement audio de cette leçon. Lacan y énonce : « Je ne dis pas : le dire reste oublié mais qu'on dise reste oublié... » Il n'explique pas pourquoi il garde une formule plutôt qu'une autre, mais il précise juste que c'est grâce à l'intervention de Reanati dans son séminaire. De fait, dans cette oscillation, il rend équivalents « le dire » et le « qu'on dise ».

Équivalents à ceci près que le sujet de la phrase – « qu'on dise » – est profération, et il est le sujet d'un verbe à l'indicatif, « reste oublié ». Cela donne une tournure très particulière à cette phrase qui met l'accent sur le subjonctif, indiquant par là que le « qu'on dise » est conditionné au fait de « dire », à l'acte de dire. C'est en cela que Lacan dit de cet énoncé qu'il est « modal ». Le « qu'on dise » « qui paraît d'assertion » est de fait modal, selon les quatre modalités logiques du dire : le possible, l'impossible, le nécessaire et le contingent. Et c'est ça l'existentiel.

C'est l'adverbe « pourtant » qui m'a interrogée dans l'enchaînement des deux phrases : « C'est *pourtant* aux conséquences du dit que se juge le dire. » Lacan rectifiait-il ou objectait-il, par là, à ce qu'il venait de dire ? Je ne le pense pas. Je pense que, bien au contraire, cet adverbe « pourtant » signifie ici l'affirmation que l'expérience analytique permet au sujet de savoir quelque chose de ce dire qui « reste oublié », de par les effets, les conséquences de ses dits. Ce qui fait parler est ce qui reste oublié, la jouissance.

Il faut resituer cet énoncé de Lacan dans le contexte :

– du thème qu'il aborde dans ce séminaire – où une des questions qu'il pose est : qu'est-ce qui permet la rencontre amoureuse, le lien possible entre deux sujets alors que les jouissances ne font pas rapport ?

– mais aussi du moment de son enseignement, où Lacan passe de la structure de langage à la structure de discours.

Et dans cette leçon, Lacan entend expliciter auprès de son auditoire, dans lequel se trouve son ami le linguiste Jakobson, que « son dire que l'inconscient est structuré comme un langage » ne relève pas du champ de la linguistique. La linguistique est la science du langage mais le langage dont s'occupe la linguistique n'a rien à voir avec celui auquel a affaire la psychanalyse. Et Lacan le démontre par le fait que les dits analysants ont pour visée de faire *ex-sister* un dire, contrairement à la linguistique.

En 1968, dans sa conférence à Baltimore, Lacan énonçait : « Les mots sont le seul matériel de l'inconscient mais l'inconscient n'est pas un assemblage de mots <sup>6</sup>. » La question que pose l'inconscient, disait-il, « au point le

plus sensible de la nature du langage », est celle du sujet. Le matériel de l'inconscient est certes d'ordre langagier mais le sujet n'en est que l'effet. Où est le sujet qui parle alors qu'il ne peut être identifié avec celui qui parle, ni avec celui qui dit « je » ? Lacan disait qu'il était « nécessaire de poser le sujet comme objet perdu ». Quand le sujet parle il ne sait pas ce qu'il dit, car « la question que pose la nature de l'inconscient, est que quelque chose tout le temps pense et que ce qui pense échappe à votre vigilance ». C'est ce que Colette Soler évoquait dans son texte « L'esp d'un laps <sup>7</sup> » comme « la latence d'un dire autre dans la parole vigile ».

### Que sont les dits ?

La première question que je me suis posée à partir de cet énoncé de Lacan (« C'est pourtant aux conséquences du dit que se juge le dire ») est de savoir si « la parole » et « le dit » sont équivalents. Est-ce que ça dit la même chose « la parole et son dire » que si nous avions dit « le dit et son dire » ? Si nous prenons l'énoncé de Lacan selon lequel « les dits se posent en vérité », n'avons-nous pas quelque hésitation à affirmer que « la parole se pose en vérité » ? Certes, Lacan l'a dit, « moi la vérité, je parle », la vérité qui ne peut être que mi-dite par la parole. Mais la parole en elle-même n'est pas que porteuse de vérité, elle peut aussi ne rien dire. Ne dit-on pas d'ailleurs « parler pour ne rien dire » ?

C'est dans *...Ou pire* que Lacan distingue la parole du dit. « L'origine de tous les faits [...] quoi que ce soit ne prend rang de fait que *quand c'est dit* <sup>8</sup>. » Je le cite : « Une parole qui fonde le fait, c'est un dire, mais la parole fonctionne même quand elle ne fonde aucun fait », et il donne comme exemples de paroles qui n'en fondent pas celle qui commande, injurie, prie, ou celle qui émet un vœu.

Lacan distingue ensuite dans la parole elle-même le pôle du semblant de celui de la jouissance. Il y a la parole qui sert à suppléer au non-rapport entre les parlants et qui fait lien. C'est la parole porteuse de la signification phallique. Ce n'est pas une parole qui dénote les faits mais qui permet le lien entre les sujets. Puis il y a le pôle de la jouissance qui est donné par l'objet *a* cause du désir qui divise le sujet.

Il ne suffit donc pas de parler pour que la parole véhicule un dit qui porte à conséquence.

### Comment la parole peut-elle passer au dit et à son dire ?

Et il ne suffit pas non plus de parler pour que la demande que porte cette parole soit un dire, une demande analysante. Toute demande n'est pas

un dit qui porte à conséquence. Bien sûr, la psychanalyse est une pratique qui a la parole comme seul médium. Mais cette parole qui porte la demande, du fait qu'elle s'adresse à un analyste, s'articule dans un discours, dans le discours analytique qui lui donne son sens. Et Lacan précise qu'il ne peut y avoir d'expérience analytique hors du dire de Freud qui « s'infère de la logique de l'inconscient », soit du « il n'y a pas de rapport sexuel ». C'est le dire de l'inconscient.

Dans ce passage d'*Encore* que je commente, Lacan cite le poème de Rimbaud « À une raison », dont chaque verset se termine par « un nouvel amour ». Il veut marquer la différence entre la linguistique et ce qu'il appelle, ici, la *linguisterie*, qui est le terme qu'il invente pour parler du langage de l'inconscient. Il démontre que dans l'expérience analytique les dits changent de « raison », du fait du changement de discours. En changeant de discours, on change de dire. L'amour s'adresse au dire et c'est, dit-il, « le signe que l'on change de discours ».

La parole n'est plus celle qui sert à la simple interlocution avec un autre mais elle est orientée par l'amour qui s'adresse au savoir, au dire, dans une analyse. Dans l'expérience analytique, c'est l'objet *a* qui est la cause du dire. La parole passe au dit quand ladite parole s'inscrit dans un discours. Mais ce n'est que dans le discours analytique qu'un dire vient à *ex-sister*, précise Lacan dans « L'étourdit <sup>9</sup> ».

Le dire de la demande analysante, ce sont les dits de la demande adressés à l'analyste en place d'objet *a*, cause du désir. Les dits de la parole n'ont plus la même portée. Ils sont porteurs d'une demande spécifique que le sujet ne connaît pas au départ. Ce n'est plus parole qui sert à la simple interlocution avec un autre mais elle est orientée par une question, une demande du sujet analysant, demande qui se fera connaître par les signifiants propres à l'analysant.

C'est du dire de la demande, conséquence du non-rapport qui vaut pour tout *parlêtre*, c'est de ce dire que sourd la réalité du sujet. La demande vient d'un dire qui est déjà là. L'inconscient travailleur a apporté une réponse singulière à ce réel, à l'insu du sujet, dans le fantasme, et une solution qui est le symptôme.

Ce sont des effets du dire que se constitue le fantasme, c'est-à-dire « le rapport entre l'objet *a*, ce qui se concentre de l'effet du discours pour causer le désir, et ce quelque chose qui se condense autour, comme une fente et qui s'appelle le sujet <sup>10</sup> ». Le sujet n'est que représenté par sa parole.

Les dits sont des dits de vérité quoi qu'ils disent quand bien même le sujet, sans le savoir, souhaiterait que l'analyste entende autre chose que ce

qu'il dit. Il y a toujours un « je te dis ça mais surtout ne pense pas que ce que je te dis est vrai ». « Le dire de la demande analysante dit que non à tous les dits analysants <sup>11</sup>. » C'est le « je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça » que Lacan fait valoir.

Le désir, la quête de vérité que porte l'acte de dire, est ce qui est articulé dans les dits adressés à l'analyste, qui est en place de semblant de la cause du désir. Ce qui définit la demande c'est qu'on ne demande jamais que par ce qu'on désire et ce qu'on désire on ne le sait pas. Et le sujet analysant va éprouver, dans l'analyse, sa division subjective comme conséquence de ses dits. Car il ne peut ni dire son désir, ni trouver de réponse à son être. Il est divisé entre son être de jouissance qu'il ne peut que mi-dire et ce qu'il est dans son fantasme, S barré.

Le sujet cherche à atteindre la vérité de son être par le sens dans ses dits, mais il ne peut le saisir. Il ne peut dire ce qu'il est comme sujet de l'inconscient puisqu'il n'est qu'effet de sa *lalangue*.

Dans *...Ou pire* Lacan indique : « Tout ce qui est dit est semblant. Tout ce qui est dit est vrai. Par-dessus le marché, tout ce qui est dit fait jouir <sup>12</sup>. » Tout ce qui est dit est semblant car le signifiant en lui-même ne signifie rien.

Tout ce qui est dit est vrai parce que les dits que véhiculent ces énoncés sont des dits de vérité. Ce qui est dit est dit. L'inconscient ne connaît pas la contradiction et il se dévoile par la dénégation. Vous connaissez l'exemple du patient de Freud qui dit : « Ce n'est pas ma mère » – Freud répond : « C'est donc sa mère. »

Tout ce qui est dit fait jouir. C'est dans l'effet de la rencontre des mots avec le corps que le sujet peut arriver à savoir quelque chose de sa jouissance, c'est le mi-dire de la vérité, propre à chacun, qui a comme cause le dire de l'inconscient. Reste une opacité de la jouissance car l'éprouvé de la jouissance ne peut passer au signifiant. C'est pour cela que Lacan la dit « mi-dite ».

C'est dans les effets sur le sujet de ses dits qu'un dire peut *ex-sister*, un dire singulier. Non sans le dire de l'interprétation apophantique de l'analyste qui vise la jouissance, l'objet *a*. Dans *...Ou pire* Lacan dit de l'objet *a* qu'il n'est rien d'autre que le fait du dire comme oublié. « C'est ça ce qui est l'objet de ce qui pour chacun est la question : où suis-je dans le dire ? » L'interprétation de l'analyste a pour fonction de désigner ce dire oublié qui s'entend dans les dits de vérité.

Les dits d'une analyse dont s'infère le dire ne peuvent porter à conséquence, ne peuvent toucher au réel que par les effets de jouissance sur le corps de ce qui est dit.

Le dire de fin d'analyse qui met fin aux « amours avec la vérité » se déduit de tous les dits d'une analyse, il *ex-siste* aux dits. C'est dans « L'étourdit » que Lacan affirme : « Le dire se démontre, et d'échapper au dit. Dès lors, ce privilège, il ne l'assure qu'à se formuler en "dire que non"<sup>13</sup>. »

## Conclusion

C'est du fait que le sujet a affaire, parce qu'il est un *parlêtre*, au non-rapport sexuel, qu'il construit un fantasme inconscient censé répondre à ce qui ne va pas dans son rapport à l'autre. C'est ce qu'il va dire dans une analyse au travers de ses dits. C'est de tous ces dits qui portent à conséquence, parce qu'ils sont proférés dans le dispositif analytique, que va s'inférer, s'attester un dire qui est singulier au sujet. La fin de l'analyse, c'est quand on a retrouvé ce dont on était captif<sup>14</sup>, dit Lacan dans *Le Moment de conclure*.

*Mots-clés : parole, dit, dire, langage.*

---

\* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « La parole et son dire », à Paris le 15 juin 2017.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 20.









2. ↑ J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 18. Séminaire *Le Savoir du psychanalyste*, leçon du 4 novembre 1971, inédit.

3. ↑ J. Lacan, « Conférence chez le professeur Deniker », 10 novembre 1978, *Bulletin de l'Association freudienne*.

4. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 488.

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 20.

6. ↑ J. Lacan, communication faite au Symposium international du John Hopkins Humanities Center à Baltimore (États-Unis), « Of structure as an inmixing of an otherness prerequisite to any subject whatever », dans R. Macksey et E. Donato (sous la dir. de), *The Languages of Criticism and the Sciences of Man : The Structuralist Controversy*, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins Press, 1970, p. 186-195.

7.  C. Soler, « L'esp d'un laps », 2008.
8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2001, p. 69.
9.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 467.
10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 230.
11.  C. Soler, *Revue du Champ lacanien*, n° 17, EPFCL, novembre 2015.
12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 230.
13.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 453.
14.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 20 décembre 1977.